

Sainte Monique et les
femmes chrétiennes / par le
R. P. Monsabré,...

Monsabré, Jacques (1827-1907). Auteur du texte. Sainte Monique et les femmes chrétiennes / par le R. P. Monsabré,.... 1870.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

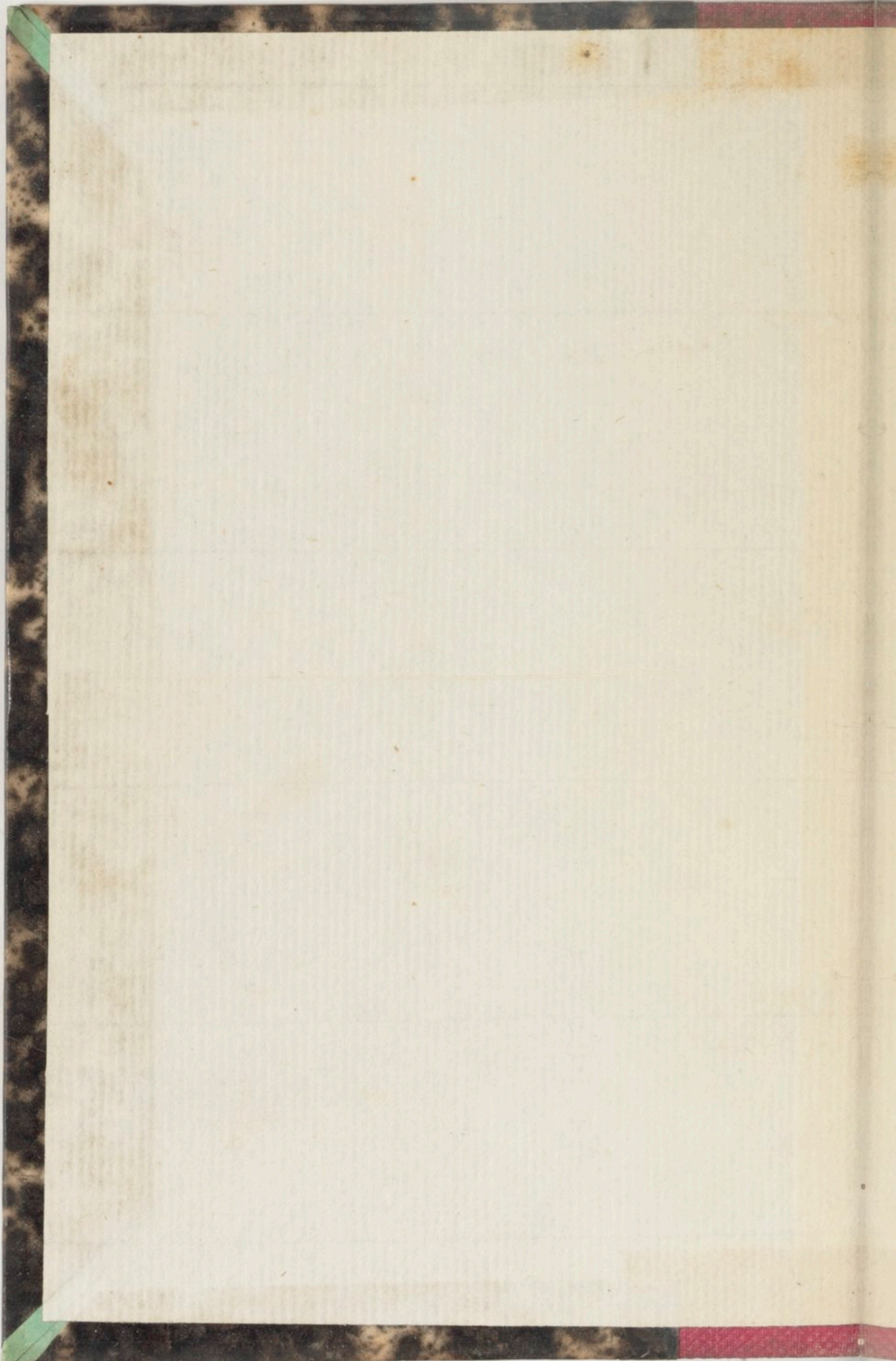
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

27
Lⁿ
25549



STATE OF NEW YORK
IN SENATE
JANUARY 18, 1892.
REPORT
OF THE
COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE
IN RESPONSE TO A RESOLUTION
PASSED BY THE SENATE
MAY 18, 1891.

SAINTE MONIQUE

ET LES

FEMMES CHRÉTIENNES

L12²⁷
255A9

IMPRIMATUR

F. M. D. SOUAILLARD

Des Frères Prêcheurs. Provincial.



Imp. L. Toinon et Cie, à Saint Germain.

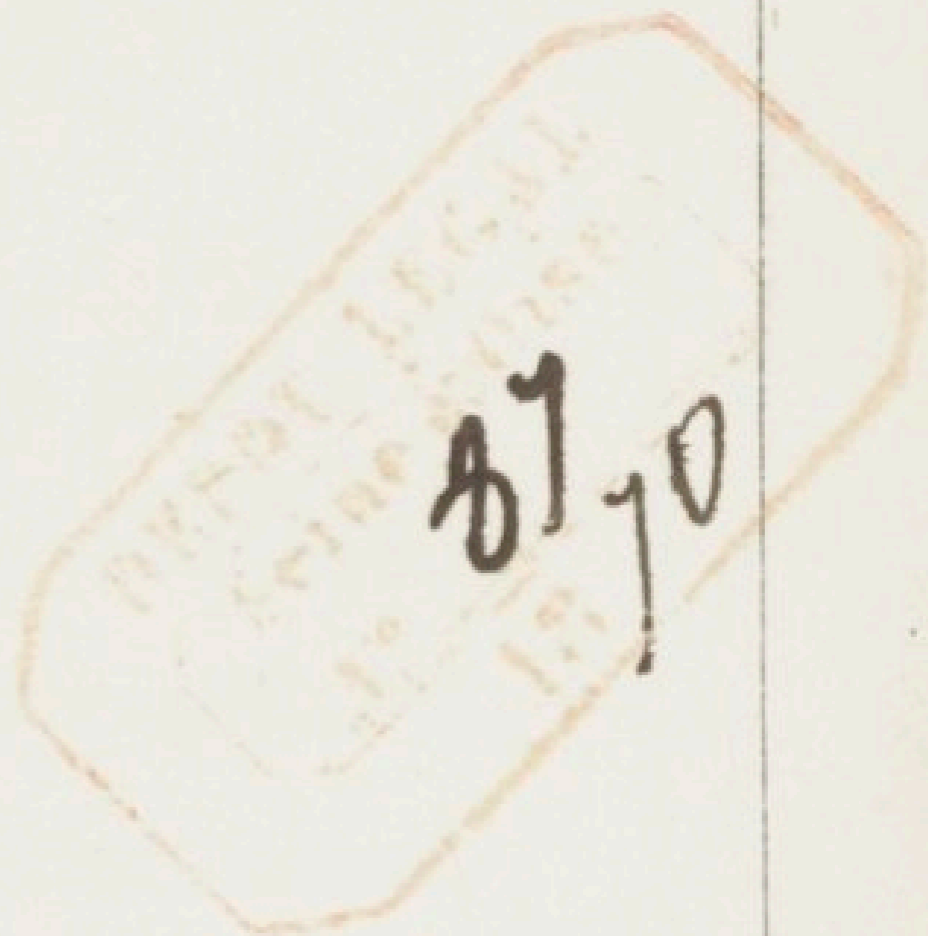
R. P. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÉCHEURS

SAINTE MONIQUE

ET LES

FEMMES CHRÉTIENNES



PARIS

JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE

15, RUE DE TOURNON, 15

1870

Droits de traduction et reproduction réservés.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

FEMMES CHRETIENNES

0-10

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR

Je ne croyais pas utile de publier ce discours, dans lequel j'ai exprimé le suc du bel ouvrage qui se trouve entre les mains de toutes les Mères chrétiennes : la *Vie de Sainte Monique*, par M. l'abbé Bougaud. Si j'ai changé d'avis, cher lecteur, vous saurez pourquoi, en prenant connaissance de la lettre suivante :

DIOCÈSE DE PARIS Paris, 6 décembre, 1869.

—
PAROISSE
DE SAINT-AUGUSTIN

MON RÉVÉREND PÈRE,

Au risque de paraître indiscret, je viens de nouveau vous demander, avec les plus vives instances, l'impression du Panégyrique de sainte Monique, que vous avez prononcé pour la fondation de l'Association des Mères chrétiennes à Saint-Augustin. Il ne m'est pas permis de vous dire ce que je pensai de ce discours ; mais nous n'avons pas oublié les paroles de Mgr l'Archevêque vous remerciant, en face de votre auditoire

en larmes, des admirables enseignements que vous veniez de nous donner, et qui, utiles à tous, seraient pour l'œuvre naissante une bénédiction féconde. En effet, à la suite de cette fête, les Associées se sont multipliées, et, aujourd'hui, c'est en leur nom, au nom du clergé et des fidèles de Saint-Augustin, que je réclame la fin d'une résistance que votre zèle éclairé doit sacrifier au bien des âmes.

Se laisser lire, n'est-ce pas prêcher encore, et faire un bien souvent plus intime et, toujours, plus durable et plus étendu? Les graves et délicates leçons que vous nous avez données veulent être étudiées et méditées. Combien, d'ailleurs, qui n'ont pas eu le bonheur de les entendre, et pour lesquels elles seront une grâce.

Enfin, je dois tout vous dire, je me suis engagé publiquement à donner votre discours à toutes nos Mères chrétiennes, et, pour vous arracher le manuscrit, je suis prêt à tout faire, même une démarche auprès de vos supérieurs.

Évitez-moi, mon Révérend Père, cette action par trop indiscrete, et laissez-nous vous remercier à l'avance pour le précieux présent que vous voudrez bien nous faire le plus tôt possible. Il est annoncé pour Noël.

Je suis, mon Révérend Père, avec les sentiments d'un profond respect, votre tout dévoué confrère et serviteur en N. S. J. C.

B. LANGÉNIEUX,
Ch. hon. Curé.

PLANTING IN THE WEST

The first step in the process of planting is the selection of the site. The site should be chosen on the basis of the soil, the climate, and the water supply. The soil should be fertile and well-drained. The climate should be suitable for the growth of the plants. The water supply should be adequate for the needs of the plants.

The second step is the preparation of the soil. The soil should be ploughed and harrowed to break up the clods and to level the surface. The soil should then be fertilized with a good quality fertilizer. The fertilizer should be applied in a band across the rows of plants.

The third step is the selection of the plants. The plants should be chosen on the basis of the soil, the climate, and the water supply. The plants should be of a good variety and should be of a suitable size for the site. The plants should be planted in rows and should be spaced at regular intervals.

The fourth step is the care of the plants. The plants should be watered regularly and should be weeded frequently. The plants should be protected from insects and diseases. The plants should be harvested at the proper time and should be stored in a cool, dry place.

SAINTE MONIQUE

ET LES

FEMMES CHRÉTIENNES

SAINTE MONIQUE

PAR M. DE LA FAYE

SAINTE MONIQUE

ET LES

FEMMES CHRÉTIENNES

*Gratia super gratiam mulier
sancta...*

La femme sainte est une grâce
au-dessus de toute grâce.

(*Ecclésiastique*, ch. xxvi, v. 19.)

MES FRÈRES,

Tout homme a une mission à remplir
ici-bas, mais entre tous les hommes et
au-dessus de ceux que nous appelons
grands et illustres, les saints ont reçu
de Dieu, dans les services qu'il faut ren-

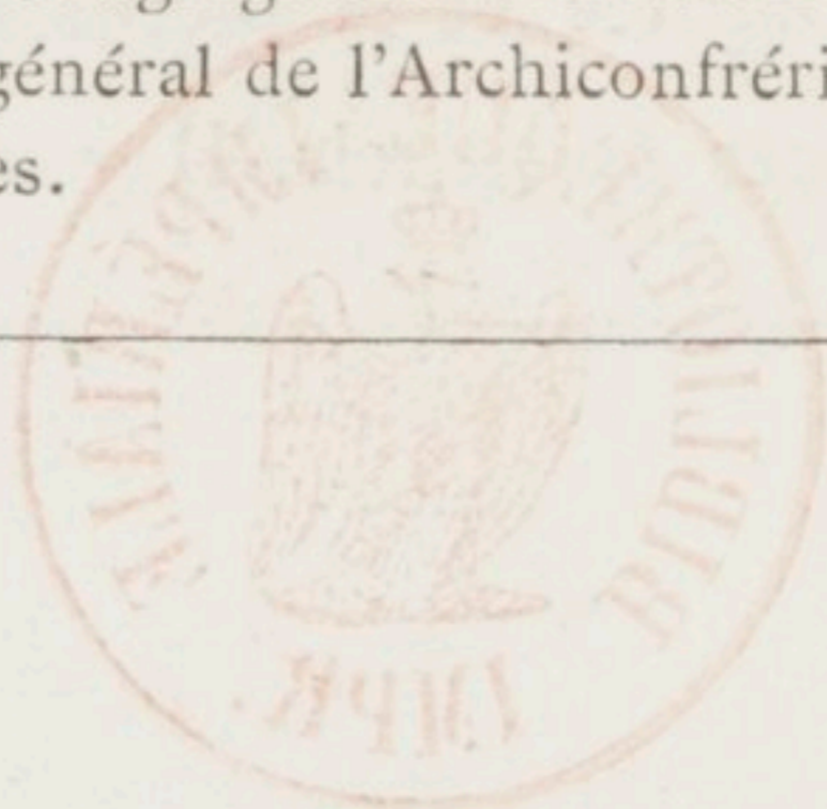
dre à l'humanité, une part privilégiée. On les a vus à l'œuvre, et chaque siècle garde religieusement dans l'histoire la trace de leur salutaire et merveilleuse influence. Toutefois leur mission ne se termine pas avec leur vie. Là où cessent d'agir les simples mortels, ils commencent une nouvelle carrière plus admirable et plus féconde que celle qu'ils ont parcourue pendant les courtes années de leur pèlerinage. Consommés dans la gloire et la félicité, ils intercèdent pour nous, ils veillent sur nous, ils reçoivent de Dieu des mandats qui engagent, en quelque sorte, leur vie céleste dans notre vie terrestre, nous sommes leurs clients, ils sont nos patrons.

Le patronage des saints est un des plus consolants mystères de la vie chrétienne. Il a réjoui, dans tous les temps, toutes les générations par un touchant échange de supplications et de grâces. Cependant nous y remarquons des jours d'ombre et d'apaisement, des jours de lumière et de plus grande activité. A certaines époques, certaines figures célestes semblent se rapprocher davantage des âmes chrétiennes et les inviter à de plus nombreuses et plus intimes communications.

Sainte Monique, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, est du nombre de ceux qui sont venus d'en haut offrir à nos temps agités et si pleins de périls leurs services spirituels. Il y a quinze

siècles qu'elle a rempli sa mission d'épouse et de mère chrétienne, quinze siècles que, par ses prières et ses larmes, elle a enfanté à la lumière un des plus illustres docteurs de l'Église; quinze siècles que l'Église la remercie, dans ses cantiques et ses oraisons, de ce si grand bienfait. Quinze siècles!... C'est bien long, et cependant la pieuse mère d'Augustin est plus près des cœurs chrétiens qu'elle ne l'a jamais été. Son culte rajeuni entre dans toutes les familles (1). On l'aime, on l'admire, on la prie comme

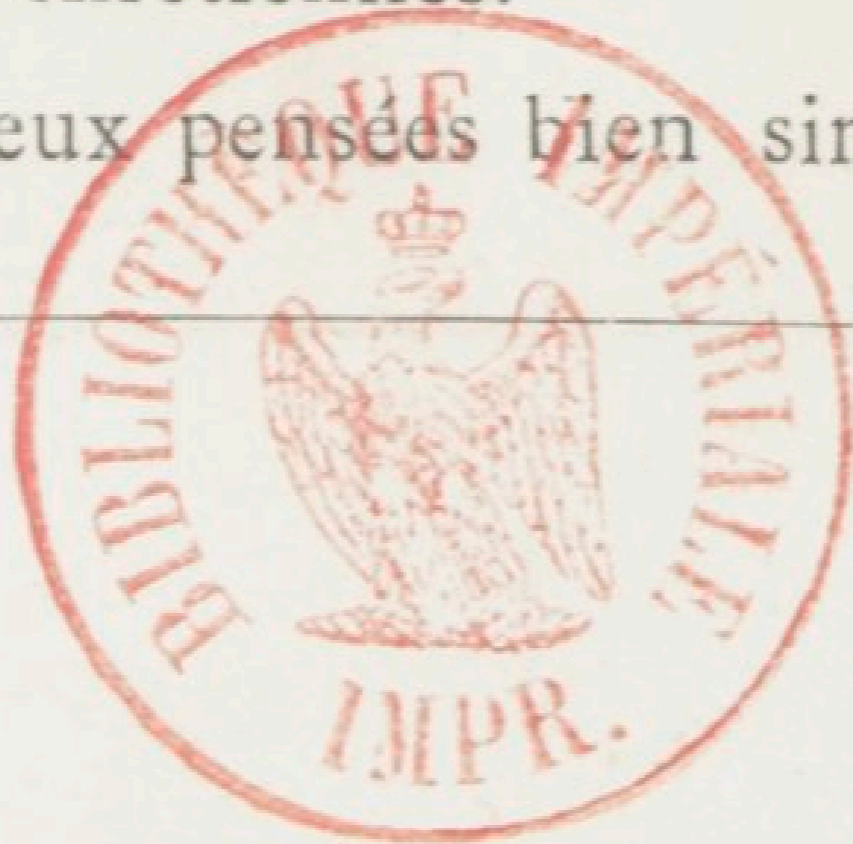
(1) Vovez le pieux *Manuel des Mères Chrétiennes*, par le R. P. Théod. Ratisbonne, supérieur de la Congrégation de Notre-Dame de Sion, directeur général de l'Archiconfrérie des Mères Chrétiennes.



elle n'a jamais été aimée, admirée et priée.

Pourquoi cela, mes frères? Pourquoi cette réviviscence d'un patronage qui, sans être oublié, demeurerait confondu avec les innombrables patronages dont s'honore le peuple chrétien? La raison ne m'en paraît pas difficile à trouver. Il y a entre les familles contemporaines et celle où Monique eut tant à prier et à souffrir des rapports frappants, et parce que la ressemblance des milieux appelle la ressemblance d'action, personne, mieux que Monique, ne pouvait servir de modèle et de patronne aux épouses et aux mères chrétiennes.

Voilà deux pensées bien simples au-



tour desquelles je vais grouper toute l'histoire de notre sainte. J'y mêlerai les conseils d'un cœur ami plus appliqué à vous édifier qu'à vous charmer.

I

Entourer l'enfance de soins et de respect, la préparer de loin aux luttes de l'existence, la conduire par de sages conseils et de nobles exemples jusqu'à cette époque de la vie où la jeunesse prend possession d'elle-même, se fixe et s'apprête à devenir une tige nouvelle destinée à perpétuer la sève qu'elle a reçue de ses pères, en deux mots : élever ses

enfants; cela ne suffit pas, mes frères. Il faut les établir, non pas selon les lois des convenances humaines, mais selon les lois, bien autrement respectables, des convenances chrétiennes. Si les parents, dans la formation des nœuds sacrés dont dépend l'avenir de la famille, oublient les conseils de la prudence divine, si, pour faire un sort à leurs enfants, ils se laissent aveugler par des considérations où l'intérêt a plus de part que l'amour, s'ils méprisent et traitent sans pitié les pieux désirs et les saintes répugnances qui devraient éclairer leur choix, que peuvent-ils attendre, sinon des déceptions, des tristesses amères, des dissentiments cruels, le trouble, la guerre là où

ils croyaient avoir mis l'union et la paix, le martyre des êtres si chers dont ils prétendaient faire le bonheur.

Hélas, ce châtement terrible de l'imprudence et des avidités coupables est de tous les temps. Nous en avons un illustre exemple dans la vie de notre sainte Monique.

Cultivée avec amour par des parents chrétiens, elle croissait sous leur toit comme une plante choisie dans une terre fertile où le soleil et la rosée alternent leurs bienfaits, où ne soufflent que des vents aimables, où des mains vigilantes écartent à chaque instant tout ennemi de la beauté et de la vie « Jamais plante, dit un biographe contem-

porain , ne se vit plus tôt couronnée de fleurs et de fruits que cette sainte enfant. » A l'âge des jeux et des rires, elle aimait à converser avec Dieu et oubliait facilement, en sa chère présence, tout ce qui charme la légèreté de l'enfance. L'oraison lui était familière, et la nuit même, elle se levait secrètement pour réciter à genoux les prières que sa mère Facundia lui avait apprises. Aimable aux pauvres, elle les guettait sur le bord du chemin et les amenait à la maison pour leur laver les pieds. Son cœur était plein de douceur, de tendresse et de paix, son caractère plein de fermeté, d'énergie et de décision. Elle joignait à ces dons, embellis par la grâce de Dieu, un esprit

sûr, élevé, profond, pénétrant, capable des plus hautes spéculations, fruit précieux renfermant le germe de ce grand génie qui devait être Augustin. Sur tant de charmes était jetée, comme un voile, la modestie de la vierge chrétienne, ennemie des parfums, des bijoux et des vains ornements dont les filles d'alors aimaient à parer leur beauté.

Monique avait dix-huit ans. Aucune voix ne s'était fait entendre pour la convier aux noces mystiques de la virginité où l'avaient précédée tant de nobles jeunes filles, et cependant l'heure était venue de fixer sa vie.

Il y avait en ce temps-là des hommes intelligents dont l'orgueilleuse raison

s'était courbée sous le joug de la foi chrétienne, des citoyens dont l'âme fière s'était ouverte à cette parole du Sauveur : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Des jeunes gens appelés à vénérer chaque jour sur le front de leurs aïeux les traces des persécutions qu'ils avaient endurées pour le nom de Jésus-Christ, et jaloux de soutenir par leur vertu un si grand honneur. Il y en avait aux champs, dans la magistrature et dans l'armée.

Il y avait aussi une race opiniâtre, rivée, malgré les triomphes du christianisme, aux superstitions païennes ou aux erreurs grossières dont la philosophie avait emprisonné les beaux esprits,

portant dans son cœur le levain de cruauté d'où étaient sorties dix persécutions. Amie des mœurs coupables et des plaisirs criminels qui avaient fait de l'empire romain le plus corrompu et le plus abominable des empires.

D'un côté ou de l'autre il fallait choisir pour Monique un compagnon de vie. Ses parents étaient pieux, le choix ne pouvait être douteux. L'Afrique retentissait encore des menaces de ses docteurs : « Comment, s'était écrié l'un d'entre eux, une femme chrétienne pourra-t-elle servir Dieu auprès d'un homme qui ne l'adore pas ? S'il faut aller à l'église, il avancera l'heure des bains, s'il faut jeûner, il commandera

un festin, s'il faut sortir, jamais les serviteurs n'auront été plus occupés. Un mari païen souffrira-t-il que sa femme visite les pauvres dont il a horreur ? La laissera-t-il se rendre à la table sainte si décriée parmi les gentils ? Est-ce qu'il lui donnera la liberté de l'aumône ? Ne la sollicitera-t-il pas à des complaisances de païenne ? Ne lui demandera-t-il pas une beauté, des parures, un entretien du corps et cette sorte d'affection que Dieu ne bénit pas (1) ? » — Voilà, mes frères, ce qu'avait dit Tertullien, et la conclusion de ces graves avis c'était : Malheur aux unions qui introduisent le païen dans une famille !

(1) Tertull., *ad uxorem*, lib. II, cap. iv.

Les parents de Monique ne pouvaient ignorer cela, et cependant ils se trompèrent ; un païen sut obtenir leurs préférences. Je ne les jugerai pas, moi, je laisserai la légende du bréviaire augustinien nous raconter en quelques mots leur erreur, pour ne pas dire leur faute :
« *Monicam nobili viro... sed gentili, licet plurimum renitentem parentibus, tamen non obsistentem, in conjugem tradiderunt.* » Les parents de Monique, malgré ses vives répugnances, abusèrent de sa soumission et la livrèrent, comme épouse, à un homme noble mais païen. Ils la livrèrent, *tradiderunt* :
Tout est là !

Patrice était recommandable par sa

naissance et par le rang qu'il occupait à Thagaste. Il possédait quelques-unes de ces belles qualités auxquelles on reconnaissait le vrai citoyen romain ; une certaine grandeur d'âme qui l'élevait au-dessus du destin, un certain amour de la justice qui le faisait se contenter d'une fortune amoindrie dans un siècle où les concussions et les rapines ne déshonoraient plus. C'était assez pour une fille de la gentilité ; mais pour une vierge chrétienne dont tout le monde admirait la piété et la sainte modestie ne fallait-il pas d'autres dons et d'autres garanties ? Hélas ! l'aveuglement des parents de Monique était si grand qu'il foula aux pieds toutes les lois des convenances

chrétiennes. Ils livrèrent leur fille, *tradiderunt*. Patrice était païen, et pire que païen par son indifférence et un profond mépris à l'endroit des choses religieuses; mais ils la livrèrent, *tradiderunt*. Patrice ne savait pas voir clair entre le vice et la vertu dès qu'il s'agissait de satisfaire son orgueil; mais ils la livrèrent, *tradiderunt*. Patrice s'était déshonoré, et était tout prêt à se déshonorer encore par des désordres honteux; mais ils la livrèrent, *tradiderunt*. Patrice était violent et brutal jusqu'à la cruauté; mais ils la livrèrent, *tradiderunt*. Monique résistait; mais ils n'eurent aucune pitié de ses répugnances, ils la livrèrent, *plurimum renitentem tradiderunt!*

Ils la livrèrent, et au lendemain même de ses nocces la pauvre enfant s'aperçut de son malheur. Pour se décider à la soumission son cœur naïf s'était fait sans doute de consolantes promesses. N'entrait-elle pas comme la Providence sous un toit où Dieu était inconnu ? N'allait-elle pas changer en un paradis cet enfer où s'agitaient mille passions ? Ah ! l'heure d'un si grand changement ne devait sonner qu'après les longues années d'un cruel martyre ! Contredite dans sa foi, offensée dans sa religion, gênée dans le libre exercice de la charité, injuriée, méprisée, tournée en dérision même par des servantes que l'impunité rendait plus hardies, Monique eut à subir des mau-

vais traitements dont la trace se voyait chaque matin sur son angélique visage.

Et quand Dieu l'eut rendue trois fois mère, elle comprit, l'infortunée, tout ce que risque l'honneur d'une femme près d'un homme sans foi et sans Dieu. Pleine d'horreur pour ces sordides calculs qui trahissent la Providence afin de contenir les envahissements d'une postérité trop nombreuse, elle dut se résigner à l'abandon et voir Patrice porter ailleurs son cœur infidèle. Pauvre femme !

Mais ses enfants lui restaient. N'était-ce pas une douce consolation pour son amour trahi ? Hélas ! cette consolation ne devait pas être de longue durée. Moni-

que, comme si elle eût pressenti l'avenir, se donna tout entière à son aîné, à son Augustin qu'elle aimait avec une singulière tendresse. Elle l'avait offert à Dieu avant sa naissance et plus tard le saint docteur aimait à répéter cette parole du Psalmiste : « *Ex utero matris meæ Deus meus es tu.* Dès le sein de ma mère vous avez été mon Dieu. » Oui, dès le sein de sa mère et aussi entre ses bras et sur ses genoux alors qu'elle lui apprenait à bégayer le nom de Jésus-Christ, qu'elle lui montrait le ciel, but suprême de la vie humaine, qu'elle l'instruisait des mystères de la foi, qu'elle rendait chaque jour plus parfaite cette première éducation de

l'enfance qui triomphe de toutes les influences maudites. Ah ! quand cette éducation a été faite par une femme sainte elle laisse dans une âme des traces profondes et ineffaçables. L'enfant peut s'égarer, mais la foi qu'il tient de sa mère garde sur son cœur des droits sacrés que Dieu fait valoir dès que l'heure providentielle est venue. Augustin converti a proclamé cette consolante vérité quand il disait de son père infidèle que jamais ses paroles et ses exemples n'avaient pu détruire l'ascendant qu'avait pris sur lui la piété de sa mère. *Qui tamen non evicit in me jus maternæ pietatis* (1). Toutefois cet ascendant devait perdre pendant

(1) *Conf.* liv. I, ch. II.

longtemps de sa force avant de se déclarer par une dernière et solennelle victoire. Monique afin que son fils apprit à mieux prier et à mieux aimer Dieu, l'avait confié à de saints prêtres. Elle eût voulu le laisser entre leurs mains jusqu'à ce que le sang chrétien, qu'elle lui avait donné, eût triomphé du sang païen qu'il avait reçu de Patrice. Mais le père ambitieux intervint dans l'éducation de son fils au moment où on devait redouter le plus son intervention.

Augustin, par la promptitude et la pénétration de son esprit, l'étendue de sa mémoire, la splendeur de son imagination, donnait les plus belles espérances, et l'orgueil de Patrice rêvait pour lui les

gloires de l'éloquence. Monique eut le tort de prendre part à cette faiblesse. La carrière des études, telle qu'on la suivait alors, était pleine de périls pour l'honneur, la vertu et la foi; mais aux yeux d'un païen la célébrité remplaçait toutes ces grandes choses. Augustin fut envoyé aux écoles de Madaure. Là les poètes et les orateurs païens, grands charmeurs des jeunes âmes, lui furent lus et expliqués sans délicatesse et sans ménagement. Son cœur en fut tourmenté et commença à exprimer ses tourments dans le langage qu'on lui avait appris, il n'y réussit que trop bien, et les applaudissements de l'école récompensèrent ses premiers essais. La mère d'Augustin

n'était pas là pour opposer à son orgueil les leçons de l'humilité chrétienne, et de chastes récits aux fables immorales qui commençaient à le corrompre. Non, elle n'était pas là; une volonté tyrannique la tenait éloignée de son fils; mais comme elle était inquiète, comme elle souffrait! Son inquiétude et ses souffrances furent bien autrement vives lorsque son fils la quitta pour aller à Carthage.

Carthage était une des premières villes de l'empire. Ville d'affaires, de plaisirs et d'études, joyeux rendez-vous d'une jeunesse turbulente et licencieuse qui se plaisait aux théâtres, aux jeux du cirque aux paris extravagants et aux querelles scandaleuses. Quand Augustin parut,

ses talents, sa modestie, sa bonne grâce charmèrent tout le monde. Il eut le tact de s'abstenir des tumultueuses folies de ses compagnons de classe; mais sous des apparences plus paisibles il cachait une âme profondément tourmentée par l'orgueil et par un insatiable besoin de jouir. « Je n'aimais pas encore, dit-il, » mais je désirais aimer, et dévoré de ce » désir je cherchais un objet de ma passion. J'errais par la ville pour le trouver et les chemins où je n'espérais pas » de piège m'étaient odieux. » Hélas, il fut satisfait! Il tomba dans les filets où il désirait d'être pris et connu, dans les chaînes de ses pénibles amours, les ardentés jalousies, les soupçons, les crain-

tes, les colères, toutes les tempêtes d'une passion réprouvée. « Telle était ma vie, » s'écrie-t-il, si cela peut s'appeller une » vie, ô mon Dieu! *Talis vita mea,* » *numquid vita erat Deus meus!* »

Monique, en apprenant les désordres de son fils, faillit mourir de douleur; mais elle n'était pas à la fin de ses peines, la pauvre mère. Une hérésie ridicule et immonde, cachant, sous les apparences du mysticisme et sous des promesses séduisantes, de basses flatteries pour le mal qu'elle mettait sous la protection de la fatalité, le manichéisme, avait envahi l'Église. Augustin, avide de connaître et dévoré de passions, s'y laissa prendre. Il apporta dans l'erreur toute la fougue

de son âme et devint bientôt, grâce à son éloquence le corrupteur de ses amis. C'était le fond de l'abîme. La candeur de son esprit, sa vertu, son honneur, sa conscience, sa foi, Augustin avait tout perdu. Pauvre enfant! Et Monique n'était plus que la mère d'un vil hérétique et d'un docteur d'iniquité. Pauvre mère!

Ah! mesdames, épouses et mères chrétiennes, quelle histoire venez-vous d'entendre? — N'est-ce pas celle d'un grand nombre d'entre vous? Combien qui vivaient tranquilles et pures, contentes de l'amour de Dieu dont leur cœur était rempli, peuplant leurs jours d'œuvres saintes et que des parents imprudents ont livrées. Combien qui demeurent

dans la compagnie d'un païen, contredites dans leur foi, persécutées dans leur religion, outragées dans leur pudeur, trahies dans leur amour. Combien qui ont perdu leurs chers enfants soustraits à leur maternel empire, jetés dans des milieux corrompus, séduits par des plaisirs criminels, et tombés, peut-être, de chute en chute, dans les abîmes où sombrent tant de jeunes esprits : le doute, l'indifférence, l'impiété, le matérialisme. O femmes ! O mères ! pardonnez-moi. J'ai mis le doigt sur des plaies douloureuses ; mais je ne veux pas vous laisser à cette impression. Je vais demander à notre sainte Monique les consolations et les encouragements dont

vous avez besoin. Elle vous apprendra quelle doit être l'attitude de vos âmes dans une épreuve si délicate pour vos cœurs d'épouses et de mères, et de quelle manière vous devez faire agir votre amour.

Dieu qui voyait de loin les épreuves de la femme épouse et mère, a mis dans son cœur des trésors de tendresse. Elle aime par le seul mouvement de sa nature faite pour l'amour; mais combien plus quand cette nature reçoit de la grâce de Dieu une puissance surhumaine. Tout ce qu'elle a de cher ici-bas se transforme à ses yeux, et pour tout ce

qu'elle a de cher elle désire les meilleurs biens. Ses désirs sont d'autant plus ardens que son amour est plus pur. L'épouse chrétienne voit dans son époux non-seulement la moitié de sa vie terrestre; mais la moitié de sa vie céleste. Elle veut en faire non-seulement le compagnon des joies si légitimes et si douces du foyer domestique, mais le compagnon de ses croyances religieuses, des bénédictions et des grâces qu'elle a reçues de Dieu, et de la félicité qui l'attend dans un monde meilleur. La mère chrétienne voit dans son enfant non seulement le fruit de ses entrailles, son sang et sa vie; mais le fruit d'un enfantement mystérieux et sublime, le sang, la vie même de

Dieu. Les talents qui font l'homme illustre, les vertus qui font l'honnête homme, la bonne fortune qui fait l'homme heureux ; ce n'est pas assez pour ses désirs. Elle sent la lumière surnaturelle qui fait le croyant, la justice qui fait le saint, la persévérance qui assure l'éternel avenir.

O noble et saint amour des femmes chrétiennes, plus vous êtes parfait, plus vous devez souffrir quand vous êtes trahi. Mais cette souffrance est-elle sans remède ?

Il y en a qui se l'imaginent, mes frères, et c'est une des plus terribles tentations par où puisse passer une femme chrétienne. Si elle y succombe, c'est fini

du salut de ceux qu'elle aime, c'est fini, peut-être, de son propre salut.

Placées dans la famille entre un époux infidèle et un enfant perdu, il y a des femmes, des mères chrétiennes qui se désespèrent, comme se désespère un passager inexpérimenté sur un navire désemparé. Le foyer domestique retentit de leurs douloureuses plaintes; mais le premier trouble passé, elles prennent leur parti et *laissent aller à Dieu*. J'ai vu de ces partis pris que j'appelle sacrilèges; j'ai vu de ces résignations qui tournent à l'égoïsme et à la connivence, et il m'a semblé que c'était pour une famille le plus grand des malheurs.

L'amour chrétien ne doit jamais se

résigner à une défaite irrémédiable et aux injures d'une perpétuelle contradiction. La femme qui consent au sacrifice de ses religieuses espérances n'a jamais usé comme il faut des lumières de sa foi, ni jamais pris conscience de sa force. Mères chrétiennes, écoutez bien ceci : comme il y a au centre des minéraux et dans les fibres des plantes des vertus cachées que la science découvre, il y a au centre et dans les fibres de votre cœur meurtri des forces mystérieuses et toutes divines que la foi vous révèle.

Monique, femme et mère de deux pécheurs, avait conscience de ces forces. Aussi ne prit-elle jamais son parti de l'infidélité de son époux, des erreurs et

des débauches de son fils pour se retrancher dans une sorte d'égoïsme spirituel qu'elle eût considéré comme une trahison de ses plus grands devoirs. La noble et ferme attitude de son âme nous est révélée par cette belle parole de saint Augustin : « *Expectabat misericordiam* » *tuam*. O Dieu, elle attendait votre » miséricorde. »

Expectabat! Elle attendait ! Attendre quand tout prépare l'éclosion d'un bonheur espéré, c'est douceur pour le cœur ; attendre quand tout conspire contre nos vœux les plus chers, c'est martyre. Monique, dans les premières années de son union, avait entrevu ce martyre, et elle attendait ! *Expectabat!* Malgré les in-

terminables délais que faisait subir à son amour l'opiniâtre infidélité de Patrice, elle attendait. Malgré cette lamentable succession d'erreurs et de hontes qui remplissaient la vie d'Augustin, elle attendait. O foi robuste ! O amour invincible !

Femmes chrétiennes, voilà quelle doit être l'attitude de votre âme. Ne dites pas avec un lâche découragement : — « J'ai fait mon deuil de ces morts qui m'entourent ; » mais attendez sur eux la miséricorde de Dieu. Attendez, parce qu'elle est immense. Les profondeurs du mal ne l'effrayent pas. Abîme, elle entre dans tous les abîmes et sait trouver partout les replis obscurs et souillés qu'il faut illumini-

ner et purifier. Attendez la miséricorde de Dieu, attendez-la cinq ans, dix ans, vingt ans, s'il le faut, car elle est patiente. L'endurcissement persévérant du pécheur ne lasse pas sa longanimité. Attendez la miséricorde de Dieu ! Attendez-la avec une imperturbable confiance ; car elle est infaillible, toujours elle récompense d'un sourire ceux qui ont compté sur elle. Attendez.

Mais comment faut-il attendre ? mes frères. Est-ce dans cette inaction béate qui spécule sur la bonté divine ? — Non pas, certes. — L'amour, en attendant la miséricorde de Dieu sur les pécheurs, doit lui prêter une active coopération. Toutefois on peut se tromper aisément

sur le caractère de cette coopération. Certaines natures vives et ardentes sont toujours prêtes à remuer le ciel et la terre pour le salut des âmes aimées. Le ciel ! il n'y a aucun inconvénient ; mais la terre, il n'y faut toucher qu'avec précaution. Ce zèle impétueux, qui s'épanche facilement en argumentations, homélies, remontrances, supplications importunes, ressemble beaucoup à un empressement maladroit, et dégénère, plus souvent qu'il ne faudrait, en récriminations violentes, en instances vexatoires, en bouderies moroses, toutes choses auxquelles, avec la meilleure volonté du monde, un pécheur reconnaîtra difficilement les inspirations de l'amour chrétien.

Un vieux proverbe dit : — « La parole est d'argent, le silence est d'or. » — Rien n'est plus vrai dès qu'il s'agit de toucher les plaies d'une âme qui vit dans notre intimité. Le zèle de l'homme public doit parler beaucoup et de mille manières. « Prêche la parole, disait l'apôtre à son » disciple, *prædica verbum*, parle en- » core, à temps, à contre-temps, *insta* » *opportune*, *importune*, arguments, » prières, réprimandes, ne néglige rien, » *argue, obsecra, increpa.* » Mais le zèle de l'homme public n'a pas toujours un but prochain et déterminé, et son action est intermittente. Le zèle domestique, au contraire, est constamment en présence de ceux sur lesquels il doit déterminé-

ment agir, et son action est continue. C'est pourquoi il doit savoir parler à temps et savoir se taire à propos, n'user de la parole qu'avec d'infinis ménagements, une exquise délicatesse, une parfaite discrétion.

Monique avait compris cette sainte stratégie qu'il faut suivre pour faire sûrement le siège d'une âme aimée. Elle parlait dans les heures de calme et quand son abstention eût pu ressembler à une faiblesse ; mais, le plus souvent, aux contradictions, aux blasphèmes, aux injures, aux colères brutales de Patrice, elle n'opposait qu'un silence plein de douceur. Sans cesse elle agissait autour de lui ; ne pouvant ouvrir la bouche, elle

ouvrait devant les yeux de l'infidèle le livre de sa vie. — « O Seigneur, s'écrie » saint Augustin, elle s'appliquait à vous » gagner cette pauvre âme, lui parlant » de vous tous les jours par ses mœurs » qui la rendaient belle, aimable, respectable, admirable à son mari.(1) »

Vos mœurs, vos vertus, voilà, femmes chrétiennes, l'éloquence la plus propre à convaincre les chers misérables que vous voulez ramener à Dieu. Soyez belles dans votre vie, faites éclater au dehors cette splendeur d'une âme où tout bien est réglé et achevé par la grâce divine. Ceux qui vous aimeront vous respecteront, vous admireront,

(1) *Confess.* lib. IX, cap. ix.

seront bien près de Dieu dont vous serez vous-mêmes les parfaites images. Mais vous perdrez, à coup sûr, vos discours les plus pressants et les plus tendres, s'il n'y a rien de saillant en vous que les difformités qui déparent votre vie religieuse. Monique sut parler par la perfection de sa vie. Sa patience, son humilité, sa douceur, sa délicatesse, son dévouement entrèrent, goutte à goutte, dans l'âme altière de son mari, et, sourdement minés par une incessante pénétration, les remparts d'orgueil et de mauvais vouloir qui arrêtaient la grâce de Dieu, tombèrent enfin. Patrice, inscrit depuis plusieurs années parmi les catéchumènes, demanda le baptême. Il était

aux portes de la tombe ; la nuit de la mort le couvrait déjà de son ombre, mais dans cette ombre on vit briller toutes les lumières que les passions avaient obscurcies ; sa grandeur d'âme, son amour de la justice, et surtout l'amour de sa sainte épouse. Il s'éteignit le cœur plein de regrets et de reconnaissance, en couvrant de baisers et de pleurs les mains bénies de celle qui l'avait vaincu.

Monique était heureuse de cette première victoire ; mais il lui restait encore un pécheur à convertir, son fils, son pauvre Augustin, plus coupable que Patrice parce qu'il avait abusé de plus grandes grâces. Sur lui aussi l'amour devait agir. Mais comment ? — La mère,

soumise au roi du foyer domestique, lui emprunte, avec l'autorité du commandement vis-à-vis des enfants, le droit de conseil et de direction dans le bien, de réprimande et de correction dans le mal. Elle est d'autant plus forte en cela que sa parole s'appuie sur dix, quinze, vingt années de dévouement. Monique n'avait rien négligé près d'Augustin. Aux premières confidences de ses tourments elle avait répondu par de sages avertissements, elle lui avait doucement reproché ses désordres, elle s'était abaissée jusqu'à la prière; mais qui l'aurait cru?— Augustin se fatigua de l'entendre, et un jour il laissa tomber de ses lèvres ces mots méprisants : « *Monitus muliebres!* Va,

va, paroles de femme ! » Il fallait se taire. Pourtant en une circonstance la mère outragée devint terrible; ce fut lorsqu'elle apprit l'apostasie de son fils. Elle le chassa de son toit et lui défendit de jamais paraître devant elle. Augustin obéit; mais bientôt Monique alla le retrouver. Elle l'aimait tant!

Elle l'aimait, mais comment faire agir sur lui son amour puisque sa parole était méprisée? Ah, Mesdames, écoutez et instruisez-vous.

Une mère ne voit jamais la fin de son amour et de son dévouement, son cœur est rempli, je vous l'ai dit, de forces mystérieuses et divines, et ces forces agissent quand la nature est à bout. Qui

ne peut plus parler peut toujours prier, pleurer, s'immoler, c'est ce que fit la mère d'Augustin.

Elle pria Dieu, Dieu qui l'éprouvait si cruellement. Deux fois par jour elle allait à l'église et y demeurait de longues heures à genoux, pâle, immobile, les yeux fixés vers le ciel. Ceux qui passaient près d'elle pouvaient entendre, entre deux sanglots, cette tendre et douloureuse invocation : « Mon Dieu, ayez pitié de mon fils Augustin ! »

Elle pria les saints et surtout les martyrs. Elle visitait leurs tombeaux et demandait à leurs restes glorieux une grâce qui convertit son pauvre Augustin. Elle pria les hommes. Elle s'agenouilla

devant ceux dont le cœur ami pouvait comprendre ses tourments maternels. Elle leur demanda de parler à son fils, elle arracha aux lèvres d'Ambroise des cris sublimes qui frappaient comme la foudre le cœur de son Augustin.

Elle pleura, et l'Église a chanté ses pieuses larmes dont la terre était baignée partout où elle s'était prosternée. « La » voilà, la voilà, s'écrie-t-elle, cette veuve » qui sait pleurer; celle qui versa de si » constantes et si amères larmes pour son » fils. Ils ont élevé leur voix, Seigneur, » ils ont élevé leur voix ces fleuves de » larmes qui tombaient des yeux de cette » sainte mère (1). »

(1) Brev. Aug. 4 mai.

Elle pleura et Augustin a pu dire :
« O mon Dieu, si vous ne m'avez pas
» abandonné, c'est que ma mère pleurait
» jour et nuit et qu'elle versait en sacri-
» fice tout ce sang de son cœur ! (1) » O
femmes qui répandez sur des maux ima-
ginaires les perles précieuses que vos yeux
font éclore, que ne les réservez-vous pour
le plus grand des maux, la mort spiri-
tuelle de vos enfants !

Monique pleura et elle s'immola. Son
cœur en deuil aimait les longues veilles,
et son âme avide d'un bien unique
imposait à son corps des jeûnes fréquents
et rigoureux. Elle s'approchait des pau-
vres comme une humble servante, elle

(1) *Confess.* lib. V, cap. VII.

s'asseyait à leur chevet, pansait leurs plaies, recueillait leur dernier soupir et les ensevelissait pieusement. Elle élevait les orphelins comme ses propres enfants et allait porter des consolations et des paroles de paix, dans toutes les familles que la douleur et les passions avaient visitées. Mais veilles, jeûnes, humbles services de la charité, offices de la miséricorde chrétienne; tout cela c'était pour son fils Augustin.

Ce malheureux enfant, triste amant de la gloire, se mit à la poursuivre partout où il espérait l'atteindre. Il avait trompé sa mère, comptant obtenir loin d'elle une paix funeste à son cœur; mais de Thagaste à Carthage, de Carthage à Rome,

de Rome à Milan, Monique éperdue suivit sa trace. Elle voulait prier, pleurer, s'immoler près de lui.

Ah le fils d'une telle mère pouvait-il être perdu ? Non, mon Dieu, vous l'avez sauvé.

Je ne vous dépeindrai pas, mes frères, toutes les crises de cette âme passant de la foi au doute, du doute au désespoir, puis revenant sur ses pas et s'acheminant lentement vers les régions lumineuses qu'elle avait abandonnées. Oubliez ce triste drame d'une âme infidèle, et reculant de quinze siècles en arrière, transportez-vous en esprit dans le baptistère de Milan. Vous allez assister à la dernière victoire de Monique.

Augustin est debout près de la piscine sacrée. Sur un signe d'Ambroise il se précipite dans l'onde salutaire, qui doit le laver de toutes ses souillures, en chantant : — « Je crois en Dieu, je crois en Jésus Christ, je crois à l'Esprit-Saint, » et Ambroise prononce sur sa tête humiliée la sainte formule du baptême : « Je te » baptise au nom du Père, et du Fils, » et du Saint-Esprit. »

La prière, les larmes, les sacrifices d'une mère ont enfin triomphé. Augustin est chrétien. On le revêt d'une robe blanche, on le couronne de lis, on le conduit à l'autel, le peuple ému s'écarte pour le laisser passer, et devant le Saint des saints, Ambroise inspiré lève les bras

et s'écrie : « *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.* » Augustin répond : « *Te æternum Patrem omnis terra veneratur.* » Et ainsi de l'un à l'autre, jusqu'à la fin du cantique, ils se renvoient l'inspiration divine. Pendant ce temps, Monique, debout dans un ravissement d'amour et de reconnaissance, verse ses dernières larmes.

Sa tâche était finie, elle pouvait mourir. Aussi, à quelque temps de là, sur les rivages de l'Ostie, en face de la mer empourprée par les derniers feux du soleil, une femme pâle et amaigrie était assise près d'un jeune homme dont elle serrait tendrement la main. Tous deux ils regardaient l'océan, non l'océan ter-

restre, symbole de nos inconstantes passions, mais, à travers le firmament, l'océan infini, la mer tranquille et sans rivages où toute vie prend sa source. Un instant ils crurent la toucher, ils étaient ravis. Un douloureux soupir les rappela sur la terre, et la femme s'écria : « Mon fils, plus rien maintenant ne me retient ici-bas, mes espérances sont réalisées, vous êtes chrétien, vous voulez servir Dieu, que fais-je donc ici davantage ? »

Cette femme, c'était Monique sur le seuil de son tombeau. O mères chrétiennes, saluez-la, c'est votre modèle et votre patronne, vous venez d'entendre le récit de sa douloureuse vie ; cette vie c'est la vôtre. Si vous souffrez comme elle,

ah ! je vous en conjure, par les miséricordieuses entrailles de Jésus Sauveur des âmes, ne désespérez pas, ne dites pas comme l'infortuné Job : Je m'ennuie de vivre. *Tædet animam meam vitæ meæ* ; mais priez, pleurez, sacrifiez-vous, et attendez avec confiance le jour heureux où, prenant dans vos mains les mains purifiées de vos époux et de vos enfants, il vous sera permis de contempler près d'eux, des rivages de cette terre, les rivages de l'éternité.

Et vous, Messieurs, vous qui vivez peut-être depuis bien des années dans l'éloignement de Dieu, puisse la touchante histoire de sainte Monique vous faire comprendre le prix d'une âme.

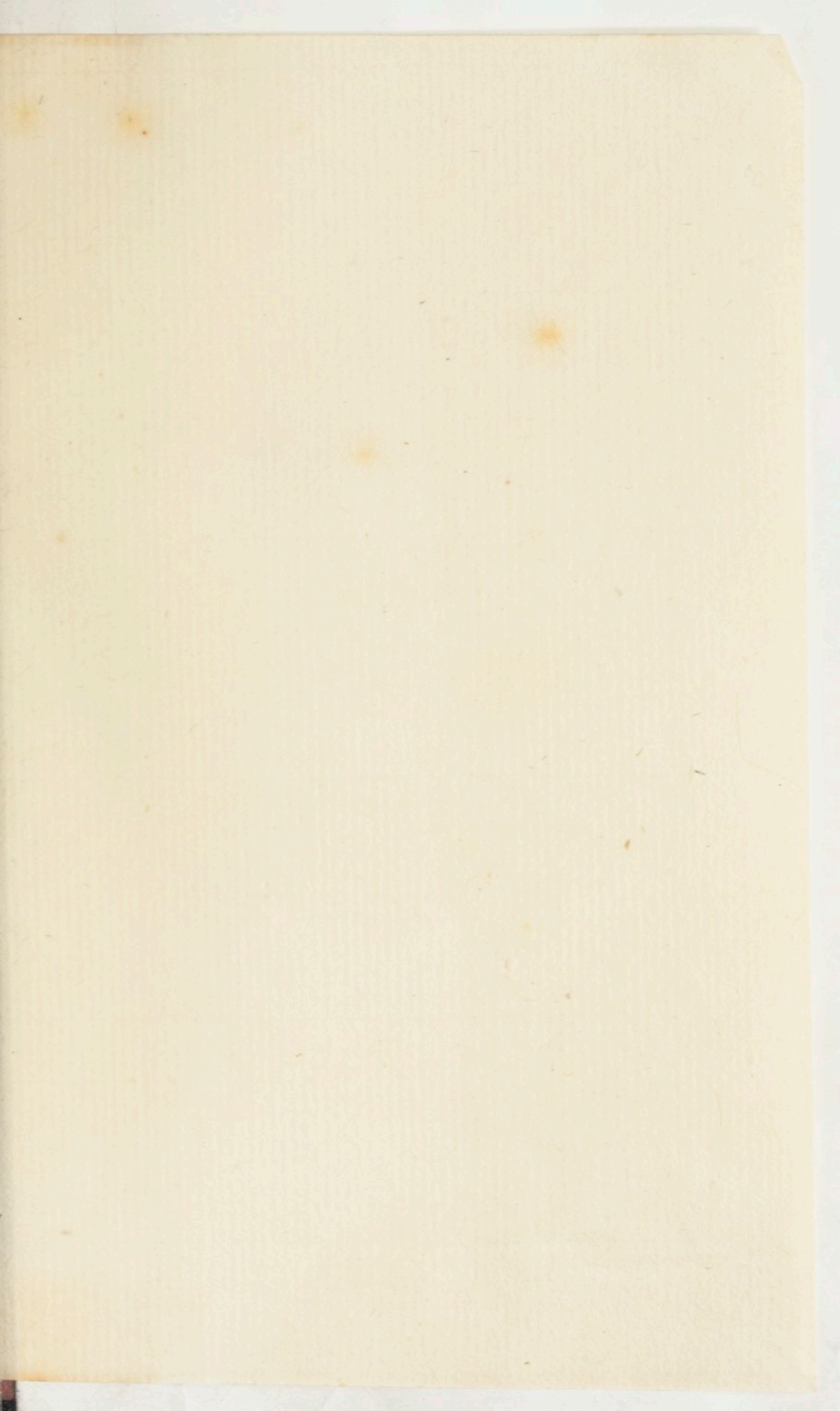
Ayez pitié des femmes que votre indifférence et votre endurcissement martyrisent chaque jour. Leur douleur vous assiège, ne vous rendez-vous pas ? Pitié ! pitié ! pour elles. Rendez-vous, je vous en prie. Que si, cependant, vous êtes sourds à ma voix, vous ne découragerez pas leur patience ; car elles viennent d'apprendre deux choses qu'elles n'oublieront jamais : DANS UN CŒUR CHRÉTIEN L'AMOUR TOUJOURS ESPÈRE, L'AMOUR TOUJOURS TRIOMPHE

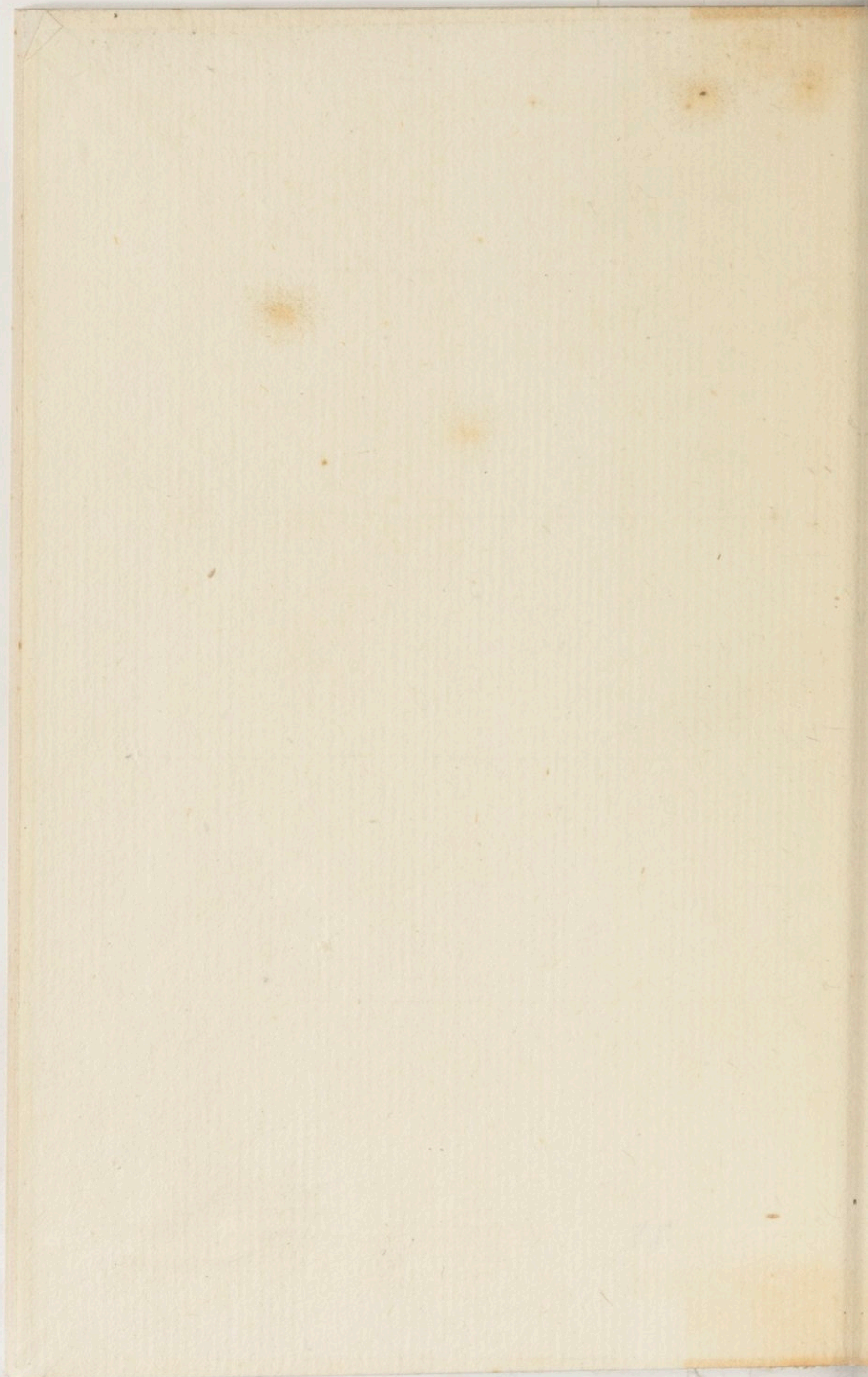


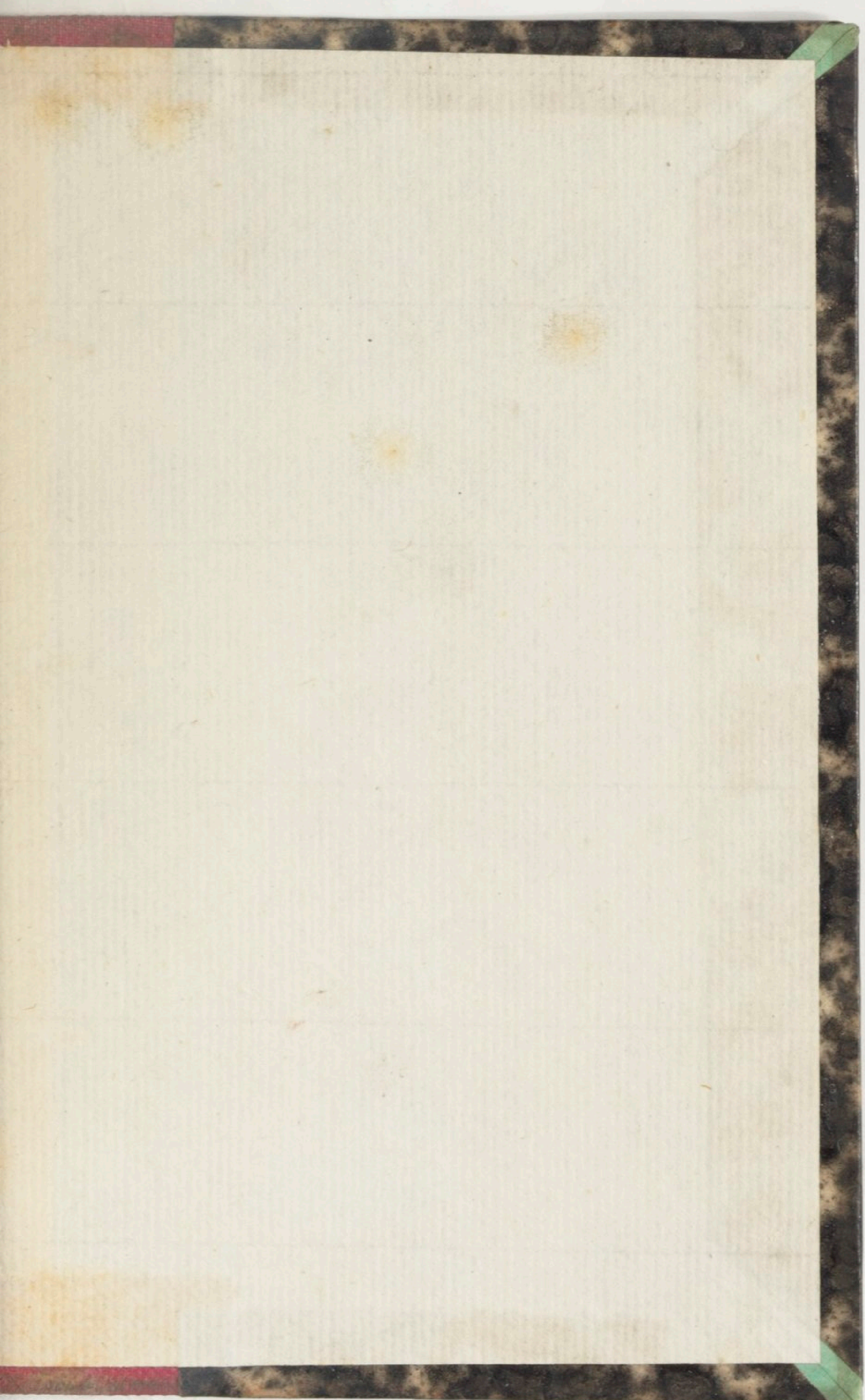
TABLE

AU LECTEUR.....	5
LETRE DE M. LE CURÉ DE SAINT-A GUSTIN..	7
SAINTE MONIQUE ET LES FEMMES CHRÉTIENNES. .	11
PREMIÈRE PARTIE.....	19
DEUXIÈME PARTIE.....	43









BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01002023 0